

# RÉVOLUTION

## PLÉMENT LITTÉRAIRE

Paraissant tous les quinze jours

### LA LUTTE POUR L'EXISTENCE

et

#### L'Association pour la Lutte<sup>1</sup>

##### III

*La lutte pour l'existence et « l'association pour la lutte » chez les animaux.*

Avant d'entreprendre le long et pénible voyage d'émigration qu'elles effectuent tous les ans, les hirondelles ou les grues se réunissent par bandes. Celles-ci ne partent pas avant que tous les individus qui habitent une même localité soient présents.

Dans tous ces cas, l'aide pour la lutte et l'association en vue de la sauvegarde des individus sont manifestement conscientes; nous pouvons sans crainte attribuer leur production à ce que les individus qui se groupent comprennent, sinon parfaitement, du moins dans une certaine mesure, la nécessité de la vie sociale.

Un autre sentiment s'ajoute à celui de l'intérêt: je veux parler d'une sorte particulière d'affection que ne tardent pas à éprouver les uns pour les autres les divers membres d'une société. Il est important de rechercher la source de ce sentiment.

Tout animal se trouve, au moment de sa naissance, en présence d'animaux semblables à lui. Chez les mammifères, c'est le père, la mère et les frères de la même portée qui s'offrent à la vue du jeune animal. Chez les poissons dont les œufs sont abandonnés par les parents, se sont des frères ou du moins des individus de la même espèce. Je ne veux pas insister sur l'avantage que les jeunes animaux trouvent dans leurs rapports avec les premiers êtres qui les environnent. Chez les mammifères qui allaitent leurs petits, cet avantage est trop direct pour qu'on puisse le nier; il est le point de départ de l'affection que les enfants éprouvent pour leur mère, en même temps que de l'affection que cette dernière leur rend. Chez les poissons, le cas est différent, puisque les jeunes animaux ne connaissent pas leurs ancêtres et n'ont de rapport qu'avec les êtres de la même génération qu'eux.

Mais, chez les uns comme chez les autres, les premiers êtres qui frappent la vue des jeunes sont, je le répète, des animaux ayant les mêmes formes, les mêmes habitudes et les mêmes

besoins. Ces premières formes aperçues se gravent profondément dans la mémoire; elles ne se confondront jamais avec celles des organismes différents, qui plus tard se présenteront à l'observation des jeunes animaux. Toutes les formes qu'ils n'ont pas encore aperçues, produisent même sur eux un effet désagréable et leur inspirent un sentiment de crainte qui ne se dissipe que lentement et à la condition formelle qu'aucun danger ne vienne jamais des inconnus. Ainsi s'explique la peur manifestée par tous les animaux, y compris l'homme, à la vue de tous les objets, et surtout des organismes vivants, qu'ils aperçoivent pour la première fois.

Les jeunes animaux qui n'ont encore vu que des êtres semblables à eux se rapprochent rapidement de ces derniers, dont ils savent n'avoir rien à redouter, dès que d'autres êtres apparaissent.

Il se produit ainsi, lentement, un échange de relations qui constitue le premier lien soit de la vie familiale, soit de la vie sociale.

L'affection sociale trouve encore sa source dans un autre fait que je ne veux que signaler en passant. Tandis que les jeunes animaux grandissent dans la société de leurs semblables, leurs organes génitaux se développent peu à peu et ne tardent pas à déterminer des besoins encore tellement vagues qu'ils trouvent leur satisfaction dans la fréquentation, les jeux et les caresses des animaux du même âge. Plus tard surviennent des tentatives de rapports sexuels dans lesquels le jeune animal ne paraît pas faire de distinction entre les différents sexes. Le jeune chien mâle, par exemple courtise aussi volontiers les mâles de son âge que les jeunes femelles. Enfin, lorsque les organes de la reproduction ont acquis tout leur développement, l'attraction que chaque femelle exerce sur tous les mâles de son entourage et celle que chaque mâle exerce sur toutes les femelles resserrent encore les liens de l'affection sociale et tendent à développer de plus en plus une qualité que l'on peut désigner par le nom de sociabilité. Celle-ci, se transmettant par l'hérédité, devient inhérente à la nature de certains animaux pour lesquels la vie en société est désormais une nécessité, à laquelle n'échappent pas sans danger les quelques individus qui, pour un motif quelconque, ne présentent pas cette qualité.

Les sociétés formées par les espèces animales inférieures, celles dont la sélection inconsciente est la seule base, ne présentent aucune organisation. Les individus vivent ensemble d'une façon presque aussi inconsciente que les chênes dans les forêts ou les graminées dans les prairies. Les sociétés d'animaux supérieurs présentent, au contraire, presque toujours une certaine discipline. Vous connaissez tous l'ordre admirable qui règne dans les fourmillières ou les ruches, et l'importance dont jouit dans ces dernières, la femelle pondreuse, à laquelle les naturalistes ont donné le nom de reine. Quand la reine d'une ruche vient à mourir il se produit bientôt un trouble indicible. Dans

les troupeaux de bœufs, de cerfs, de chevaux, il existe toujours une sorte de chef qui guide la société toute entière dans ses marches et donne le signal de la fuite quand surviennent les ennemis. Certains chiens sauvages ont aussi des chefs reconnus qui semblent régler la stratégie de la chasse.

Cette organisation découle de deux sentiments qui se manifestent très nettement chez tous les animaux supérieurs: la crainte et l'esprit de domination.

Tous les animaux qui servent à l'alimentation des carnivores, tous les carnivores qui sont mangés par d'autres carnivores, sont dès l'enfance, instruits par leurs parents ou leurs semblables de la nature des ennemis qu'ils ont à redouter et sont rendus craintifs par l'observation directe des ravages que font parmi eux ces ennemis. La crainte devient ainsi une qualité d'autant plus développée chez une espèce animale déterminée que cette espèce a plus de dangers à courir; mais cette crainte n'existe jamais qu'à l'égard des ennemis traditionnels de l'espèce.

Dans les pays, par exemple, où le singe n'est pas chassé par l'homme, il ne le redoute pas le moins du monde; le contraire existe dans ceux où on le chasse. Dans l'île de Poulo-Condore, j'ai vu les singes braver les indigènes auxquels le port des armes était interdit, dévaster les récoltes sous les yeux des femmes, qui s'efforçaient de les chasser par leurs cris les bruits de leurs tam-tams, tandis que les Européens ne pouvaient approcher de ces animaux qu'avec la plus grande difficulté.

Ce sentiment de crainte, très répandu parmi les animaux et surtout parmi les herbivores, a pour conséquence le groupement des membres d'un grand nombre de sociétés autour de quelques individus reconnus plus prudents ou plus hardis, parce que, étant plus vigilants que les autres, ils signalent les premiers la présence de l'ennemi, et donnent l'exemple de la fuite, ou, parfois opposent une certaine résistance.

Ces individus sont presque toujours des mâles plus robustes que les autres, qui cherchent à conquérir le suffrage des femelles par l'éclat de leur intelligence, de leur force, de leur courage.

La conséquence de l'obéissance qui leur est manifestée est le développement chez eux d'un esprit très marqué de domination qui se transmet par l'hérédité et fait que, d'habitude, les fils d'un chef de troupeau, parvenus à l'âge adulte, entament la lutte avec leur père, en vue de le supplanter dans la direction du troupeau, ou bien, s'ils ne peuvent y parvenir, s'éloignent en entraînant une partie de la société.

On pourrait être tenté de voir dans ces faits le point de départ et même la justification naturelle de l'organisation monarchique des sociétés humaines; mais les sociétés animales présentent, contrairement aux nôtres, ce fait remarquable que l'obéissance n'y est jamais passive et surtout que le respect, fondement de notre hiérarchie sociale, est un sentiment inconnu des animaux.

La révolte existe à l'état permanent dans les sociétés animales, dont les membres ne suivent leurs chefs qu'à la condition d'y trouver un avantage réel au point de vue des individus et surtout au point de vue du progrès de l'espèce. Les moutons de Panurge et les hommes sont les seuls animaux qui poussent le servilisme et la sottise jusqu'à se jeter à l'eau dans le seul but de suivre leurs chefs.

Certains animaux domestiques présentent cependant les habitudes d'obéissance servile dont nous constatons la haute manifestation chez l'homme.

Le chat et le chien sont particulièrement intéressants à cet égard, parce qu'on peut saisir chez eux l'origine de ce sentiment et la façon dont il se transforme en un caractère permanent, que nous pouvons considérer aujourd'hui comme spécifique, du moins en ce qui concerne le chien.

Les ancêtres mal connus du chien et du chat étaient des animaux essentiellement carnivores, qui n'ont pu être réduits à l'état de domesticité qu'à la suite de grands efforts et par la privation de nourriture, moyen employé de nos jours par toutes les populations sauvages. Ne recevant des aliments que quand ils se montraient dociles, ces animaux ne pouvaient manquer d'être amenés par le besoin à subir les volontés de leurs maîtres. Au bout d'un certain nombre de générations, leur vigueur naturelle s'étant affaiblie par suite de la suppression des habitudes de la vie libre, leur caractère s'étant adouci et de les besoins nouveaux s'étant développés, ces animaux, devenus incapables de se suffire à eux-mêmes, se trouvèrent définitivement liés à l'homme.

L'éducation put alors intervenir et achever l'œuvre de domestication. Elle développa les aptitudes à la crainte qui existent chez tous les animaux et transforma en servilité l'obéissance purement intéressée du début. Désormais, contrairement à ce que l'on constate chez tous les animaux sauvages, le chien léchera la main qui vient de le frapper et qu'il devrait mordre.

Le chat, dont l'éducation a été plus négligée par l'homme, a subi moins fortement l'influence de ce dernier; il n'obéit guère qu'aux ordres qui lui conviennent, ne caresse que les personnes qui lui témoignent de l'affection et qui se préoccupent de ses besoins; il est resté plus indépendant et a conservé dans une certaine mesure le sentiment d'autonomie individuelle que manifestent à un si haut degré les animaux sauvages.

D'abord simplement intéressée, comme celle que certains animaux sauvages manifestent à l'égard des chefs de leurs sociétés, l'obéissance du chat, et surtout celle du chien est devenue par l'habitude et l'éducation un caractère permanent et pour ainsi dire spécifique, caractère que nous retrouverons en l'homme, où il s'est développé de la même façon.

Je ne vous ai encore entretenus que des sociétés animales véritables, formées par des individus appartenant tous à la même espèce. Il est une autre forme de groupement des animaux, moins intéressante pour le but spécial que je poursuis, mais qui est d'une grande utilité dans la lutte pour l'existence: je veux parler des « associations » formées par des animaux appartenant à des groupes très-éloignés les uns des autres.

Parmi ces associations, je puis citer celle que certains oiseaux forment avec les bœufs, les chevaux, les éléphants sauvages. Ces oiseaux se nourrissent soit des graines non digérées contenues dans les déjections des mammifères qu'ils fréquentent, soit des parasites qui couvrent la peau de ces derniers, et leur rendent service en jouant le rôle de sentinelles toujours en éveil et en les prévenant des moindres dangers. Les moules contiennent fréquemment un petit crabe qui forme avec elles une association plus étroite encore. La moule fournit au crabe un logement assuré, où il écoule dans le calme, les périodes les plus difficiles de son existence; elle reçoit, en échange de ce service, les débris

d'aliments qui tombent des pinces de son hôte, mieux armé qu'elle pour l'attaque.

Certains pucerons sécrètent un liquide sucré très recherché des fourmis; ces dernières non seulement ne font aucun mal à leurs minuscules vaches à lait, mais encore, dans certains cas, elles prennent soin d'elles et vont jusqu'à les nourrir pendant une partie de l'année ou les transportent sur des plantes plus favorables à leur alimentation.

Je ne veux pas multiplier le nombre de ces faits; ceux que je viens de citer suffisent pour en démontrer l'importance. Quant à la cause déterminante de ces associations, nous devons la chercher, en partie dans un phénomène de sélection inconsciente, analogue à ceux que vous connaissez déjà, en partie dans l'intérêt plus ou moins conscient qu'ont les animaux à se réunir et à se rendre des services réciproques malgré les différences qui existent dans leur organisation. Le crabe qui habite la coquille de la moule pourrait parfaitement manger l'animal qui lui fournit un logement, mais il perdrait ainsi le bénéfice de ce logement. Plus fort, il s'associe à un plus faible, en vue de son intérêt particulier, et le faible, de son côté, trouve un avantage marqué dans cette association.

Ces faits et ces considérations montrent bien nettement combien se trompent ceux d'entre les partisans de la doctrine de Darwin, qui, prenant cette doctrine à la lettre et ne l'envisageant, comme l'a fait son fondateur, que par une seule de ses faces, y voient une justification du principe, essentiellement erroné, que « la raison du plus fort est toujours la meilleure ».

Je crois au contraire avoir bien mis en relief ce fait, partout manifeste, qu'il n'est pas de végétal ou d'animal, si fort qu'il soit, qui n'ait besoin dans la lutte pour l'existence à laquelle il est fatalement condamné, de l'aide d'un autre végétal, ou d'un autre animal, souvent plus faible que lui-même.

L'observation des phénomènes de la lutte pour l'existence offerte par l'espèce humaine nous fera-t-elle assister au même spectacle? Le moment est venu d'aborder cette question. Bien armés pour la faire en connaissance de cause, nous ne pouvons manquer d'obtenir des résultats véritablement scientifiques et certains.

(à suivre)

LANESSAN.

## LES BEAUTÉS DU MILITARISME (1)

Quelqu'un qui part au régiment, est-ce qu'on sait jamais s'il reviendra? Ce Déchelle, un de la bande à Guerber, cet ancien imprimeur de l'Imprimerie nationale, ce père de famille en pantalon garance, qui tirait son temps péniblement, qui allait être libéré dans quelques mois, c'était fini, il ne comptait plus, sarclé de la société comme un chardon, et sa femme et ses enfants pouvaient l'attendre, non plus des semaines, mais des années.

De caractère doux pourtant, tranquille et taciturne, jamais un mot plus haut que l'autre; mais il ne pouvait pas prendre goût au métier, venu trop tard, ayant une famille à nourrir; son temps était trop précieux pour le perdre à des ports d'armes, et quelqu'un à qui incombe une femme et un gosse et qui les fait vivre de son travail a sa fierté de mâle à lui, plus susceptible que celle des autres, et il est moins disposé qu'un jeune homme à prendre en gaieté les offenses et à se laisser matriser.

Guerbert se rappelait cette soirée et ce souvenir lui pesait, logé dans la chair comme une vieille balle qu'on n'a pu extraire.

On avait payé le décompte de la masse individuelle, ce qui restait au troupière de sa solde de cinq sous, tous frais payés, à la fin du mois, et la bande, ayant économisé se trouvait riche.

(1) Au Port d'Arme, par Henry Fèvre. — G. Charpen-tier et C<sup>ie</sup>, éditeurs, 11, rue de Grenelle, Paris.

bal lui ôta la chose de l'esprit.

Dans le hangar ensoleillé de gaz, où des drapeaux pendaient, c'était une consternation; la foule alourdie, rouge et méphitique, était arrêtée, gauchement immobile, sur un pied, en désarroi, à la suite d'une danse brusquement interrompue; l'orchestre, sur l'estrade, restait en suspens, les gueules de cuivre béantes, comme ébahies.

Au milieu, entourés de la foule en cercle, Déchelle et l'adjudant Barisoni se disputaient. L'adjudant avait le visage d'un bleu encore plus foncé que d'habitude, d'un bleu de cou de dindon en furie, et sa serpentine s'agitait au bout de son cou grêle. Déchelle, d'abord très rouge, était devenu très pâle, sa figure tranquille, d'une énergie endormie, soudain convulsionnée, et les quelques mots qu'il disait sortaient saccadés et secs, comme tranchés au couperet. Une fille, sa danseuse, enfantine et confuse, se cachait derrière lui, les bras bal-lants. Les autres de sa bande, tous les soldats présents se disséminèrent dans la foule.

Barisoni, venu là pour s'amuser, avait remarqué la danseuse de Déchelle, une vraie fleurette; elle lui tapait dans l'œil et il voulut faire décamper Déchelle, en l'intimidant, et lui demandant sa permission:

— Votre permission est fausse, siffla-t-il, vous allez rentrer à la caserne et tout de suite.

Déchelle protesta poliment; sa permission était en forme; il avait le droit de rester, il resterait.

L'adjudant vit qu'il ne calait pas, et se sentait dans son tort; mais du moment qu'il avait parlé, et sur ce ton et en public, il fallait qu'il eût raison quand même et il trouva quelque chose de plus commode.

— Vous êtes soûl, d'ailleurs, vous ne tenez pas debout, vous allez sortir, et vivement, et sans explications.

— Je ne suis pas soûl, mon lieutenant.

Guerbert vit tout de suite que Déchelle n'était pas soûl en effet; mais, à la façon dont il répondait, on le voyait s'indigner peu à peu, d'une indignation sourde qui lui gonflait les veines du cou.

— Je ne suis pas soûl, je ne sortirai pas.

— Vous sortirez, nom de Dieu, vous allez sortir ou je vous fais ramasser.

Déchelle palissait de plus en plus. Des sifflets partaient dans la foule qui écoutait et dont la grosse haleine chaude soufflait sur la dispute comme sur du feu.

— A bas le chien de quartier, vive le soldat!